vaient se rendre à la Havane la semaine dernière sont encore dans la baie de Tampa. Ces pauvres hommes se sentent abandonnés. Ils sont découragés de se voir sans nourriture suffisante, sous un soleil brûlant qui contribue encore à les affaiblir. " Si jamais on nous appelle au combat, disent-ils, nous n'aurons plus la force de nous battre. "

Ici, les gens sont en grande souffrance à cause de la rareté et de l'enchérissement des denrées alimentaires. Cet état de choses provient du service irrégulier des chemins de fer et des vaisseaux marchands, lesquels sont presque exclusivement employés aux transport des troupes et des munitions de guerre. Il y a dans le port vingt-cinq mille marins et dans la ville et ses environs, soixante mille soldats. Ils viennent en foule nous demander du pain, de la viande, du café, etc. " Ah ! si nous avions su, disent-ils, ce que nous aurions à souffrir sans aucun avantage pour notre pays, nous ne nous serions jamais enrôlés. "

Sr. M. Marguerite, provinciale de New York, dont la pensée fut constamment au milieu de ses filles du Sud, pendant la triste période que nous venons de traverser, m'a communiqué d'intéressants détails sur les rapports de nos sœurs avec les soldats. Je vous en citerai quelques-uns et je terminerai par là ce journal commencé au mois d'avril et poursuivi jusqu'à présent dans le double but de vous édifier et de vous intéresser.

" Pendant la guerre, nos sœurs de Tampa n'ont pas eu à faire les mêmes sacrifices que nos sœurs de Key West ; mais elles ont eu, elles aussi, l'occasion de se dévouer généreusement. Elles ont nourri des milliers de soldats. Les pères jésuites ne pouvaient s'expliquer comment elles parvenaient à se procurer assez d'aliments pour satisfaire tant de monde. Pendant une semaine du mois de juin surtout, ce fut comme une répétition du miracle de la multiplication des pains.

Un jour, un corps de cavalerie vint à passer pendant que des soldats étaient à manger confortablement assis